

HOMMAGE A UNAMUNO

Nul n'ignore les liens d'intime amitié qui unirent toujours Unamuno et Jacques Chevalier, le grand philosophe français. Dès 1911, les deux écrivains accomplissaient de concert un inoubliable pèlerinage à la Peña de Francia. «Nos âmes, nous disait naguère le Doyen de la Faculté des Lettres de Grenoble, s'étaient touchées à nu aux pieds de cette croix véritable que la foi populaire a dressée au col de la Peña de Francia, entre la Castille et le Portugal.» En août 1913, l'auteur de Paz en la guerra et celui de Cadences exploraient ensemble la sauvage région des Hurdes, si magistralement décrite par Maurice Legendre. Et, au demeurant, on le sait, J. Chevalier fut souventes fois reçu à Salamanque par don Miguel et prit la parole à ses côtés dans la noble Université.

Faut-il rappeler, enfin, l'intervention, en 1924, de l'éminent penseur français en faveur d'Unamuno, alors exilé politique? On peut lire dans les «Nouvelles Littéraires» (n° du 12 avril 1924) la lettre que J. Chevalier adressa à ce journal, en protestation contre les mesures prises à l'égard de Miguel de Unamuno: contresignée, en dehors des partis politiques ou confessionnels, par ses collègues de l'Université dauphinoise, elle constitue un courageux témoignage en l'honneur du grand Salmantin.

On trouvera ci-dessous: en premier lieu, l'hommage prononcé à Grenoble, en 1934, par J. Chevalier, à l'occasion de la promotion d'Unamuno au grade de docteur «honoris causa» de l'Université de Grenoble; en second lieu, le texte d'un entretien de J. Chevalier avec don Miguel, déjà publié dans les «Annales de l'Université de Grenoble» (tome XII, N^{os}. 1, 2, 3); en troisième lieu, une brève méditation sur Unamuno recueillie, depuis lors, de la bouche même du maître grenoblois (1).

I

Miguel de Unamuno, recteur de l'Université de Salamanque, est, à l'heure actuelle, le plus éminent représentant des lettres et de la pensée espagnoles, et l'un des hommes qui sont l'honneur de leur pays aussi bien que de l'humanité. Pour être, comme il l'est, profondément, typiquement et universellement homme, il n'a pas eu à cesser d'être Espagnol: c'est au contraire dans son fervent

(1) Parmi les pages que J. Chevalier a consacrées à Unamuno, retenons: «L'Espagne, maîtresse de civilisation» (dans la revue *Correspondance*, 15 sept. 1913)—ses articles de mai et juin 1925, dans *Les Lettres*—, son allocution par Radio à Grenoble, au lendemain de la mort d'Unamuno (publiée dans *La République du Sud-Est*, 17 février 1937).

attachement à sa terre, à sa race et à son peuple, que Don Miguel, ainsi que le dénomment familièrement ses compatriotes, a puisé le suc de son humanisme; et c'est parce qu'il est lui-même, c'est parce qu'il est, suivant l'une de ses expressions favorites, «un homme en chair et en os», que tous se reconnaissent en lui et qu'il appartient en quelque manière à tous, s'il est vrai, comme il l'a dit, que le véritable universel c'est le singulier. On sait le rôle décisif qu'il a joué dans les récents développements politiques et spirituels de son pays: de l'Espagne nouvelle il a pu dire, sans orgueil, qu'elle est sa fille. Et tous ont encore présente à la mémoire la prodigieuse odyssee de l'homme qui souffrit la plus dure agonie pour avoir voulu passionnément la libération de sa patrie. Nous sommes fiers de rappeler ici que c'est l'initiative de notre Université qui valut au grand homme exilé la libération de sa peine: s'il refusa d'en bénéficier, nous devons à tout le moins ce témoignage de notre reconnaissance à l'ami qui, en 1914, dans deux lettres admirables dont il m'honora et que publia *Le Temps*, disait à la France tout son amour.

Voilà ce qu'on sait, en gros, d'Unamuno. Mais l'homme, on l'ignore, et l'on se méprendrait gravement sur son compte si l'on prétendait le classer dans un parti ou l'identifier à un programme ou à une idée. A vrai dire, l'activité multiforme de ce grand Universitaire échappe à toute définition et déborde tous les cadres: professeur de langue et littérature grecques et de langues romanes, administrateur de la plus vieille et célèbre Université d'Espagne, homme d'action, journaliste et réalisateur, savant linguiste, philosophe, essayiste, romancier, poète. Unamuno, le plus génial écrivain qu'ait connu l'Espagne depuis Cervantes, déconcerte tous ceux qui pensent par genres et par catégories, mais il ravit, il enchante et il instruit les autres. Rien de plus paradoxal, rien, en apparence, de plus contradictoire que son oeuvre et que son tempérament même. Cet homme, en qui beaucoup ont cru voir un agitateur politique, vit comme un moine en méditation dans sa retraite studieuse de Salamanque. Ce révolutionnaire, qui ne recule devant aucune des audaces de la pensée, est aussi l'homme le plus attaché qui soit aux traditions spirituelles de son pays, le plus respectueux des lois de la morale, le plus soucieux de discerner en toutes choses le bien et le mal, le juste et l'injuste, et, comme on l'a écrit, l'homme d'une seule femme, le père de huit enfants, l'ami fidèle et sûr, le

maître dont le seul souci est d'engendrer les âmes à la vérité. Ce noble Basque, ce recteur d'Université est le même que j'ai vu, lors d'une exploration que nous fîmes ensemble, en 1913, au pays des Hurdes, accomplir des marches forcées, tête nue, sous le soleil, coucher à la belle étoile, partager avec notre muletier, le tio Ignacio de la Alberca, son pain dur, ses poissons secs et son *lomo*, saisir de stupeur et conquérir les hommes de cette terre primitive en tirant, avec une dextérité merveilleuse, d'une mie de pain ou d'une feuille de papier, toutes les figures de l'univers visible. Ce grand Européen, qui a appris toutes les langues de l'Europe pour lire dans le texte Pascal, Shakespeare et Leopardi, Goethe, Kierkegaard et Dostoïevsky, est aussi l'homme qui glorifie sa nation d'être la première nation de l'Afrique, de ce sol sec, brûlant, dépouillé, qui, sous un ciel intense, pur, uniforme et nu, déroule au revers des Pyrénées son paysage monothéiste et sa campagne infinie où, sans se perdre, l'homme se situe à sa vraie place. Ce sceptique, pour qui tout est relatif, y compris, disait-il un jour, la théorie de la relativité, cet audacieux, cet hétérodoxe, qui fait figure d'hérétique et de destructeur, est aussi le plus fervent des mystiques, celui qui, dans son *Christ de Velazquez*, a trouvé les accents les plus profondément émouvants pour célébrer l'amour et l'espérance, et le besoin du divin, et la peine de «Celui qui sera en agonie jusqu'à la fin du monde». Enfin, ce grand libéral, cet initiateur de tant d'idées nouvelles, est aussi le plus rude adversaire de notre civilisation moderne, de cette civilisation mécanique, égoïste, sensuelle, orgueilleuse, qui nous fournit des outils sans nous en apprendre l'usage et qui court avec frénésie à des fins incertaines. Tous ces contrastes et ces contradictions, dont Unamuno prend une conscience amère au dedans de soi, ne font que traduire le *sentiment tragique de la vie* auquel il a consacré le plus beau de ses livres, et, chez l'homme, martyr de ses aspirations, toujours inquiet et haletant, — chez l'homme qui est la fin de la civilisation et le seul objet de la philosophie, — cette angoisse de l'au-delà, qui répète avec Sénancour: «L'homme est périssable, il se peut, mais périssons en résistant»; cette angoisse qui cherche à forcer le réel, qui malgré tout veut croire dans la justice et dans la vie à venir: car vivre, c'est lutter, c'est douter, c'est chercher toujours, c'est espérer contre toute espérance. Ainsi s'écoule la vie de l'homme. On ne se met en paix avec soi-même que pour mourir. Tel est le message que Don Miguel

retrouve dans Pascal, dont il écrivait en 1923: «Il vit en ceux qui, comme nous, ont touché son âme toute nue avec la nudité de leur âme.» Tel est le message de ce Don Quichotte qu'il a recréé en son âme, et pour lequel il rêve d'organiser une croisade, afin d'arracher au pouvoir des chevaliers de la Raison le tombeau du chevalier de la Folie; de la Folie sainte qui a nom: la passion, la foi créatrice, le courage et la générosité, et l'héroïque espérance.

Voilà ce que vous eût dit Don Miguel, s'il eût été ici. «Mais je viendrai à vous un jour, s'il plaît à Dieu», m'écrivait-il hier, «pour témoigner à vos collègues ma gratitude, et pour vous entretenir de ce qui ne passe point: l'éternel présent. i. e. la présence en nous, dès cette vie, de cette éternité où nous nous retrouverons nous-mêmes un jour».

II

UN ENTRETIEN AVEC MIGUEL DE UNAMUNO SUR LA CIVILISATION MODERNE

A la Peña de Francia, juillet 19...

I

CE QUE LA CIVILISATION N'EST PAS.

Un jour, tandis qu'à la Peña de Francia nous buvions la lumière et que nous écoutions le silence de l'immensité, Don Miguel me dit:

Imaginons que l'on nous pose à brûle-pourpoint cette question: «A quoi se mesure la civilisation d'une époque ou d'un pays?» Je crois bien, — j'en ai d'ailleurs fait l'expérience à mes dépens, — que la plupart répondraient: «Elle se mesure aux progrès et à la diffusion de la science et de ses applications pratiques.» Surtout, il faut bien le dire, de ses applications pratiques: car la majorité des hommes tient beaucoup plus au bien-être qu'à la connaissance. Toutefois, prenons garde que le bien-être ne tue chez nous l'être véritable, ou, plus précisément, que le développement excessif du corps et de tout ce qui touche au corps, c'est-à-dire en définitive de l'ani-

malité, ne nuise au développement de l'esprit, et ne finisse par éteindre en nous le sens moral et spirituel, c'est-à-dire ce qui, en l'homme, est proprement humain.

On admire les conquêtes de l'industrie moderne, et assurément l'on n'a pas tort. Mais encore faudrait-il s'entendre.

Un petit fermier rencontra un jour, sur la route, un gros industriel dont l'automobile était en panne, et qui lui demanda de l'aide. Le premier dit au second: «J'ai quatre chevaux dans mon écurie: si l'un est estropié, les trois autres marchent. Vous avez une automobile de vingt chevaux: si l'un est estropié, les dix-neuf autres ne vous servent de rien.»

Sous cette ingénieuse formule se cache une idée profonde et très juste: à savoir que, dans cette interdépendance de toutes choses qui constitue la civilisation moderne, le moindre accroc à l'engrenage détraque la machine tout entière. Il y a quatre-vingts ans, nos aïeux vivaient sur leurs terres, et ils se suffisaient pleinement: ils faisaient eux-mêmes leur pain, leur vin, tuaient leur porc, produisaient leurs légumes, leurs fruits, le bois dont ils se chauffaient, l'huile dont ils s'éclairaient, le chanvre et le lin dont ils s'habillaient, et n'avaient guère à acheter que le sel. Ils étaient plus heureux que leurs petits-fils, étant moins dépendants! Songeons, en effet, à ce qu'il adviendrait de nous si les transports, ou les électriciens, ou n'importe quel corps de métier, se mettaient en grève: que les chemins de fer s'arrêtent, toute notre vie est paralysée du coup, et, en quelques jours, nous sommes réduits à la famine. La civilisation moderne est un mécanisme extrêmement subtil, complexe, et par conséquent fragile.

Si encore les hommes s'aimaient! la charité, seul fondement durable de la solidarité, viendrait pallier les effets désastreux d'une excessive division du travail: mais le malheur est qu'ils ne s'aiment pas, qu'ils ne peuvent pas s'aimer, parce que le ressort de toute notre civilisation industrielle c'est la concurrence, c'est-à-dire la guerre, c'est-à-dire la haine. Partout, depuis l'avènement de la grande industrie, la lutte des classes a remplacé l'amour, et la soif d'égalité elle-même ne recouvre, le plus souvent, que l'envie la plus basse.

D'ailleurs, cette civilisation, en son fond, est une civilisation sans âme, parce que c'est une civilisation sans fin, ou, plus exactement, dont les fins nous sont extérieures, sinon même étrangères.

Les sciences sont affaire d'économie. Une nouvelle découverte scientifique, de celles que nous appelons théoriques, est comme une découverte mécanique, celle de la machine à vapeur, du téléphone, du phonographe, de l'aéroplane, une chose qui sert à quelque autre chose. Ainsi, le téléphone peut nous servir pour communiquer à distance avec la femme aimée. Mais celle-ci, à quoi nous sert-elle? On prend le tramway électrique pour aller entendre un opéra, et l'on est en droit de se demander: qu'est-ce qui, dans ce cas, est le plus utile, le tramway ou l'opéra? Le plus souvent, on fabrique pour fabriquer, et on achète pour dépenser. C'est une chose bien connue que les automobilistes changent de machine tous les deux ou trois ans, au minimum; ils prennent des voitures de plus en plus rapides, afin de pouvoir se rendre de plus en plus vite au point où ils veulent aller, et, une fois arrivés là, ils ne savent que faire, et ils tuent le temps. J'en connais un qui brûlait les étapes pour aller voir une ville où il y a un château et une cathédrale: mais il ne visitait ni le château, ni la cathédrale.

Notre civilisation fabrique des outils: mais elle ne nous apprend pas la manière de nous en servir. La science, j'entends la science théorique, sera-t-elle plus heureuse? nous donnera-t-elle les fins qui nous manquent? insufflera-t-elle une âme dans ce mécanisme? réussira-t-elle enfin à y mettre un liant de charité, un peu d'amour? Pas davantage. Car toute notre science, en fin de compte, est impuissante, et elle est inhumaine.

Elle est impuissante. Dans un appendice à mon roman *Amor y pedagogía*, j'ai transcrit les «Notes pour un traité de cocotologie» dues à l'illustre don Fulgencio. Celui-ci, en fidèle disciple de la science allemande, commence son traité par des Prolégomènes sur le concept de science et le problème de la connaissance, le poursuit par une esquisse de l'histoire de la cocotologie, une explication raisonnée de la méthode, l'étude de l'étymologie, qui l'amène à discuter le *Logos*, l'Évangile de Saint-Jean et le *Faust* de Goethe; puis il donne une définition, expose l'importance de sa science, la place qu'elle occupe parmi les sciences, les rapports qu'elle soutient avec elles, la division du sujet, pour arriver enfin déductivement à la science de la cocotologie, qu'il traite selon les méthodes les plus rigoureuses, par la recherche de l'embryologie, de l'anatomie comparée, de l'architectonique, du dynamisme interne, de l'origine phylogénique, etc. Mais tout cela le mettra-t-il en état de faire des

cocottes et des quadrupèdes en papier, comme je le fais moi-même? La chose est plus que douteuse. De telles méthodes, en tout cas, ne lui permettront pas de former un homme, ni même de le connaître. C'est là qu'achoppent toutes nos pédagogies, sociologies et psychologies dites scientifiques: elles sont impuissantes devant l'homme, — parce qu'elles sont inhumaines.

Ce même roman, *Amour et pédagogie*, est précisément l'histoire lamentable et tragique d'une éducation conduite d'après les méthodes de la pédagogie scientifique. Avito Carrascal est un homme qui a entrepris un travail herculéen: celui de redresser par la réflexion tous nos instincts, afin de les rendre strictement conformes à la science. Il marche par mécanique, digère par chimie, et fait couper ses vêtements par géométrie projective. Mais son fort est la pédagogie sociologique: «Elle sera la fleur de notre siècle», dit-il un jour, après dîner, à son admirateur Symphorien, tout en cassant des noix. «Nul ne sait ce qu'avec elle on sera capable de faire. — Il y en a qui croient qu'on arrivera à faire des hommes par synthèse physico-chimique», insinua Symphorien, qui est licencié ès sciences naturelles. «Je ne dis pas non, car l'homme, qui a fait les dieux à son image et ressemblance, est capable de tout; mais ce qui est indubitable, c'est qu'on arrivera à faire des génies, au moyen de la pédagogie sociologique, et, le jour où tous les hommes seront des génies...» Il avala une noix. «Savez-vous, ami Symphorien, comment les abeilles font leur reine?» Et après avoir exposé la pédagogie abeillère, Carrascal conclut: «Prenez un enfant quelconque, je dis bien, prenez-le dès le stade embryonnaire, appliquez-lui la pédagogie sociologique, et il en sortira un génie. Le génie se fait, quoi qu'en dise le proverbe; oui, il se fait... Et d'ailleurs, qu'est-ce qui ne se fait pas? Je le démontrerai.» Et devant le silence de Symphorien, qui admire et se tait, Carrascal ajoute en cassant une noix: «Comment je le démontrerai? Eh bien! mais par les faits.»

Il le démontre, en effet, par les faits. Il se marie, puisqu'enfin il faut que la matière s'ajoute à la forme pour procréer des enfants; il a un fils, qu'il dénomme Apollodore, et il l'élève scientifiquement pour en faire un génie. Rien de plus émouvant que les scènes où la pauvre mère serre dans ses bras son enfant, «son Louis», «son petit Louis», et, à l'insu de son père, le couvre de baisers, interdits par la microbiologie, et lui apprend à prier son Père qui est dans les Cieux, interdit par la sociologie... Un jour, l'amour s'éveille au coeur de

l'adolescent. Est-ce que lui-même n'a pas été engendré en amour? Et pourquoi faut-il éliminer l'amour, le coeur, de la pédagogie? «*Pourquoi ne pas faire de l'amour même la pédagogie?*» dit-il à son père. Et celui-ci de répondre, après une minute d'hésitation: «C'est une idée qui ne m'était pas venue à l'esprit. Mais, bien qu'elle me paraisse absurde, elle pourrait peut-être conduire à quelque chose, comme le postulat d'où est parti Lobatchewski...» Cependant les yeux du pauvre pédagogue ne se dessilleront que lorsqu'il aura trouvé son fils pendu dans sa chambre, par désespoir d'amour, et par dégoût de la vie, dont la pédagogie a fait un néant.

Ce roman, me disait l'un de mes amis, aurait un grand succès en Angleterre. Mais il en faudrait changer le dénouement: «Impossible», répliquai-je, selon un principe qui m'est cher, que j'ai repris ailleurs, et qui a été exploité depuis, notamment en Italie, «car ce n'est pas moi qui ai donné la vie à mes personnages: ce sont eux qui ont pris vie en moi... Vous savez la manière de faire un canon? On prend un trou, et on met du fer autour. Et, comme le trou du canon, c'est son âme, je puis bien dire: on cueille une âme, et on met un corps autour. Un corps: c'est-à-dire des paroles et des actes. N'en est-il pas ainsi de chacun de nous? C'est pourquoi je ne pouvais faire que le fils du pédagogue ne se pendît pas.»

La science est implacable, et, si l'on n'y obvie, elle conduira l'humanité tout entière, comme le héros du roman, au suicide, parce qu'elle tue en nous le coeur, l'instinct, la foi, toutes les forces vives de l'âme, tout ce qui donne à l'homme le courage de vivre. Comment en serait-il autrement? Car, ce qu'on aime dans la science, et ce qu'on y cherche communément, est-ce le bien? est-ce le vrai? Non point: mais, par-dessus tout, la gloire de l'invention ou de la découverte. Il en est de la science comme des sports, dont on ne saurait méconnaître la valeur pour la discipline de la volonté, de l'énergie, de la maîtrise de soi, mais qui n'ont pas tardé à dégénérer en une sorte de manie, aussi redoutable pour l'avenir de notre civilisation que l'alcool, la morphine ou la tuberculose: ce qui intéresse les hommes dans les sports, ce n'est pas la chose qu'on y fait, c'est celui qui la fait le premier, qui bat un record, qui met hors de combat un adversaire. Au fond de tout cela, on trouve la même négation qui est au fond de notre science: ni la vie, ni l'univers n'ont de sens, et la conscience de la race humaine retournera quelque jour au néant d'où elle est sortie: «O abîme, s'écrie Renan, tu

es le Dieu unique!» Et alors, puisqu'il n'y a pas de finalité transcendante, puisque la finalité n'est qu'une invention humaine, faisons-nous une finalité sportive, dressons une cible, un but à atteindre, des barrières à sauter; nous oublierons ainsi le néant de notre condition.

La science accroît-elle le bonheur de l'homme? Elle s'efforce de l'arracher au désespoir, en le détournant, comme dit Pascal, de la vue de sa destinée. Mais elle n'y parvient pas: car elle ne saurait le satisfaire. C'est une arme d'une énorme puissance, mais ambiguë: tout dépend de l'usage qu'en fait la volonté humaine. «Le même fer, a dit l'un de vos savants astronomes, peut être employé pour moissonner ou pour tuer, comme la raison humaine peut servir aux fins les plus généreuses ou aux plus abominables forfaits. L'étude des sciences, détournée d'un idéal de devoir et de droit, disciplinée en vue de la domination, peut conduire à une civilisation d'égoïsme et de matérialisme, qui n'est qu'une barbarie savante.» Elle n'a servi, dans la dernière guerre, qu'à multiplier la barbarie!

Il suffit, au demeurant, de voir ce qu'engendre la science, lorsqu'elle ne se subordonne pas à des fins plus hautes. Elle engendre l'égoïsme, sous le couvert de l'humanité. Il a été dit: Aime ton prochain comme toi-même, et non pas: Aime l'humanité. Car celle-ci n'est qu'un abstrait, que chacun concrétise en soi-même, en sorte que prêcher l'amour de l'Humanité revient à prêcher l'amour-propre. Elle engendre l'avarice de l'esprit et du coeur: et l'avarice, disait l'Apôtre, est la source de tous les péchés, parce qu'elle prend pour fin la richesse, qui n'est qu'un moyen; or c'est bien là le fond même de tout péché, à commencer par l'amour charnel, que de prendre les moyens pour fin, de méconnaître ou de mépriser la fin. La science, enfin et par-dessus tout, engendre l'orgueil, lorsque, oubliant la nature sceptique de sa méthode et le caractère provisoire de ses conclusions, elle en tire des principes et des dogmes, lorsqu'elle prétend se substituer à la religion, et que, au lieu de se soumettre humblement à la vérité dans les petites et les grandes choses, comme font les véritables savants, elle se fabrique des vérités à elle, qui ne sont que des idoles, et se prosterne devant ces mensonges, fermant les yeux à la mer de l'inconnu qui s'étend de toutes parts autour du pauvre petit îlot de la science humaine.

Notre philosophie sera-t-elle plus heureuse? sera-t-elle plus

bienfaisante? Non. Car cette philosophie, issue de notre science, se complait dans les formules toutes faites, et se préoccupe plus de donner des solutions que de poser des problèmes. Or, le plus souvent, les problèmes sont mal posés, et le progrès consisterait à les reprendre, humblement, patiemment, à la base: mais c'est là ce dont les philosophes sont le moins capables, car, par vanité autant que par paresse spirituelle, ils sont anxieux avant tout de fabriquer un système à eux, certain ou non, et de faire croire qu'ils ont enfin résolu l'énigme de l'univers. On sait ce qu'il en coûte, de larmes et de sang, pour penser! Aussi les philosophes ont-ils imaginé un moyen plus expéditif et moins pénible, qui est de ne pas penser, tout en donnant l'illusion qu'ils pensent.

Les philosophes sont par nature des dogmatiques. Ils ne cherchent pas, comme ceux qui aiment la vérité; ils la trouvent, ou du moins ils prétendent, et se persuadent peut-être, qu'ils l'ont trouvée, avant d'avoir cherché. Ceux même qui font profession de relativisme, pour se conformer à la mode du jour, n'échappent pas plus que les autres à cette manie dogmatique: car ils affirment avec une superbe assurance que tout est relatif, comme si tout ce qui est humain n'était pas relatif en effet, y compris leur affirmation même! Et leur dogmatisme est de tous le plus dangereux, parce qu'il se dissimule sous un vêtement de scepticisme qui peut donner le change aux autres, et à soi.

Les philosophes ne haïssent et ne méprisent rien tant que le bon sens: c'est qu'ils le redoutent. Aussi s'acharnent-ils à compliquer le simple, à obscurcir la lumière, et en fin de compte à dénaturer, voire à détruire la vérité, sous couleur de la reconstruire. La sagesse est le moindre de leurs soucis: la sagesse, c'est-à-dire l'art de régler sa conduite sur des principes, d'orienter sa vie vers le vrai, de penser purement et profondément ce qu'on fait, et de faire aussi ce qu'on pense et ce qu'on veut après l'avoir pensé. C'est pourtant ce à quoi visait Socrate, le père de la philosophie: mais Socrate lui-même, oserai-je dire sans paradoxe, s'il n'avait eu la chance de boire la ciguë et d'émouvoir le cœur d'un dialecticien subtil qui lui fit dire beaucoup de choses auxquelles il n'avait jamais songé, Socrate serait renié par ses descendants, et traité par eux de bonhomme, non de philosophe.

Le dogmatisme des philosophes, enfin, est le pire de tous les dogmatismes: parce que c'est un dogmatisme des idées pures. Or,

de même que les eaux trop pures des montagnes donnent le goitre, de même l'usage exclusif des idées pures, *rein*, engendre le crétinisme. C'est que les idées pures ont le tort de se laisser mettre en formules où l'on range ensuite mécaniquement les choses et les hommes, ce qui dispense de chercher plus avant. Mais je ne me laisse pas mettre en formule, je ne me laisse pas étiqueter comme un produit pharmaceutique, parce que moi, Miguel de Unamuno, comme tout homme qui aspire à la conscience pleine, je suis une espèce unique. Il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades, a-t-on dit justement. Et moi je dis: «Il n'y a pas d'opinions, il n'y a que des opinants.» Il n'y a que des hommes. Et ce qui fait un homme, ce qui fait de chacun de nous lui-même, ce n'est pas la logique, mais le coeur: nos idées ne sont que l'expression de nos sentiments; et ainsi, la philosophie, non pas la philosophie abstraite et impersonnelle, mais notre philosophie, notre manière de comprendre le monde et la vie, jaillit de notre sentiment à l'égard de la vie elle-même. Or celle-ci, comme tout ce qui est affectif, a ses racines dans le tréfonds de notre être, au-dessous des états de conscience, en lesquels le positivisme a prétendu réduire notre conscience, au-dessous de cette conscience même, dans ce qui fait l'unité et la continuité de notre personne, dans cette mémoire fondamentale qui est à l'individu ce que la tradition est aux peuples, dans cet effort de notre souvenir pour persévérer dans l'être et pour se faire espérance, dans l'effort de notre passé pour se faire avenir: ce qui n'est pas autre chose que notre vie spirituelle en son fond. Le vrai sujet de la philosophie, le voilà: c'est l'individu, c'est moi.

«Moi, moi, toujours moi, dira-t-on. Et qui es-tu?» Je suis moi, et je suis toi. En traitant de moi, je traite de tous et de chacun. Les jugements singuliers ont la valeur de jugements universels, disent les logiciens: le singulier n'est pas particulier, il est universel.

L'homme est une fin, non un moyen. La civilisation tout entière a traité à l'homme, à chaque homme, à chaque moi. Qu'est-ce donc que cette idole, qu'on la dénomme Humanité ou autrement, à laquelle doivent se sacrifier tous les hommes et chacun d'entre eux? Au nom de quoi me l'impose-t-on, ce sacrifice? Qui en cueillera le fruit? Ceux qui exigent de moi ce sacrifice total, sans objet, ont coutume de nous parler du droit à la vie. Mais qu'est-ce que ce droit à la vie? Le droit de réaliser je ne sais quelle fin sociale. Eh

bien non! car je sens que moi, comme chacun de mes frères, je suis venu pour me réaliser, pour vivre.

Oui, je le vois; une énorme activité sociale, une puissante civilisation, beaucoup de science, beaucoup d'art, beaucoup d'industrie, beaucoup de morale, et puis, quand nous aurons rempli le monde de merveilles industrielles, de grandes usines, de routes, de musées, de bibliothèques, nous tomberons épuisés au pied de tout cela, et cela restera, pour quoi? L'homme a-t-il été fait pour la science, ou la science pour l'homme? — Mais alors, dira-t-on, il faut en revenir à la définition du catéchisme. D. Pourquoi Dieu a-t-il fait le monde? — R. Pour l'homme. — Mais oui! C'est ainsi que doit répondre tout homme qui est un homme... Le monde est fait pour la conscience, pour chaque conscience. Une âme humaine vaut tout l'univers. Une âme: non pas une vie, non pas cette vie. Car l'âme et la vie ne sont pas la même chose: moins on croit en l'âme, c'est-à-dire en son immortalité consciente, personnelle et concrète, plus on s'exagère la valeur de cette pauvre vie passagère. De là tant de sensibleries efféminées contre la guerre. Il ne faut pas vouloir la mort, cela est vrai; mais cette mort qui est à craindre, c'est l'autre mort, celle dont parle l'Évangile: Celui qui veut sauver sa vie la perdra. Mais il n'est pas dit: Celui qui veut sauver son âme, l'âme immortelle, celle que nous croyons et voulons immortelle... Le monde est pour la conscience. Ou plutôt ce *pour*, cette notion, ce sentiment de finalité, ne naît que là où il y a conscience. En leur fond, conscience et finalité sont la même chose. Si la conscience n'est, comme l'a dit un penseur inhumain, qu'un éclair entre deux éternités de ténèbres et de mort, alors il n'y a rien de plus exécrationnel que l'existence.

C'est donc l'homme qui est la fin de la civilisation. Et c'est l'homme aussi, par conséquent, c'est l'âme humaine, qui est la norme du progrès.

Une discussion passionnée s'est élevée en Angleterre, ces dernières années, sur la question du progrès. L'idée de progrès, nul ne le nie, a envahi la science, l'histoire, la philosophie, parfois la religion elle-même, au point de devenir le dogme fondamental de la pensée dite «moderne». Cependant, à l'examiner de près, elle apparaît comme une illusion, bien plus comme un mythe, et un mythe dangereux. Il semble bien, à tout prendre, que les découvertes de la science soient venues trop tôt, l'homme n'étant pas assez avan-

cé moralement pour les utiliser d'une manière vraiment humaine. Qu'importent, en effet, *les progrès*, scientifique, industriel, matériel et autres, si *le progrès* ne marche du même pas? si notre corps se développe aux dépens de notre esprit? si notre coeur et si nos moeurs ne progressent comme nos connaissances? C'est ici le sort même de notre civilisation qui est en jeu, car la civilisation n'est autre chose que le progrès: et tout se ramène à la question de savoir *s'il y a progrès de l'esprit et des valeurs spirituelles*. Cela seul est *le progrès*. Cela seul est *la civilisation*.

Question tragique, à laquelle la grande guerre a donné une réponse plus tragique encore, puisque, justifiant la sombre prédiction de Ruskin, les inventions de la science nous ont servi surtout à nous entre-tuer. En présence de tels faits, nous ne pouvons que conclure: «Si les hommes doivent retourner au chaos d'où toute la civilisation humaine est sortie, alors la civilisation et le progrès ne sont rien qu'une lamentable comédie.»

2

CE QU'EST LA VÉRITABLE CIVILISATION.

Il dépend de nous qu'il n'en soit pas ainsi. Et c'est précisément là que réside, selon moi, le message de l'Espagne au monde. Les qualités mêmes qui ont rendu l'Espagne réfractaire au type de civilisation qui prévaut actuellement peuvent la rendre apte à propager la civilisation à venir: peut-être devons-nous rêver, comme Don Quichotte, d'une Espagne purifiée, dégageant, exaltant, sublimant la part d'humanité qui lui est propre, pour entreprendre la conquête spirituelle de l'Europe et du monde.

Un rêve? Ne disons point que ce n'est qu'un rêve. Il n'est pas de pays où se soit perpétuée comme en Espagne la tradition humaine. Il n'en est pas où se soit gardé aussi pur cet humanisme essentiel qu'a si bien défini notre ami Luis Araujo-Costa. Il n'est pas de peuple qui s'élève aussi aisément sur les hauteurs de la métaphysique, ni qui vibre aussi intensément au grand souffle de la spiritualité. Bergson a noté en termes inoubliables ce caractère, cette «altitude morale», cette noblesse native du peuple espagnol: «Sont nobles les nations qui ont conservé quelque chose de l'esprit

chevaleresque, qui mettent le droit au-dessus de la force, qui croient à la justice, et qui connaissent la générosité.» Telle est la nation espagnole. D'un mot, et ce mot dit tout, l'Espagne est une *nation spirituelle*.

Or, ne nous laissons pas de le répéter: la civilisation et le progrès dépendent de l'usage qu'on en fait; et cet usage lui-même dépend moins de la *matérialité* que de l'*intellectualité*, et moins de l'*intellectualité* que de la *spiritualité*.

Assurément, il ne faut pas négliger, ni diminuer, le rôle de la matière, non plus que le rôle de l'intelligence, dans la civilisation. Le corps est nécessaire à l'âme, comme le langage est nécessaire à la pensée, parce que parler c'est penser pour les autres: la pensée est une fonction sociale. Sur ce point même, j'ai considérablement changé depuis la guerre. Auparavant, par exemple quand j'écrivis mon essai sur la Civilisation et la culture, j'étais fortement influencé par une certaine conception de la *culture*, comme de quelque chose de plus intime et de plus profond que la civilisation. Mais, aujourd'hui, et par-dessus tout à la vue de ce qui se passe dans ma pauvre patrie, j'ai acquis un autre sentiment de la civilisation, ou plutôt de la *civilité*. J'attribue beaucoup plus de valeur à tout le dehors de la civilisation, et particulièrement à ces institutions extérieures qui protègent la liberté et la dignité du citoyen contre toutes les dictatures et les tyrannies, d'où qu'elles viennent. Seulement, le malheur est que ces institutions elles-mêmes traversent une crise profonde. C'est avec beaucoup de peine que j'observe la guerre civile qui sévit dans tous les pays, et cette manière féroce de diviser les hommes en castes et en classes, et de les armer les uns contre les autres, en une «lutte de classes»: comme si l'on savait ce que c'est qu'une classe! Je me suis vu traiter de «bourgeois» par un ouvrier célibataire et sans enfants, qui se disait «prolétaire», alors que j'ai, pour ma part, huit enfants. Un rentier de 4.000 pesetas est un bourgeois, et un ouvrier qui gagne 10 à 12.000 est un prolétaire! Ce qu'ils appellent lutte des classes tue la liberté, y compris la liberté des ouvriers. Il faut donc rétablir l'ordre: mais pas à la manière d'un dictateur, pour qui la fin justifie les moyens, qui procède arbitrairement, qui demeure toujours prisonnier de soi, et qui, sous une apparente tranquillité, instaure le désordre. Ses partisans disent qu'ils sont venus rétablir l'ordre. Mais il n'y a pas d'autre ordre que celui de la justice: *no hay más orden que el de la justicia*.

C'est dire qu'en fin de compte l'ordre, fondement de la civilisation et du progrès, est essentiellement et par-dessus tout une vertu morale, à laquelle ne suffisent ni l'industrie ni la science, ni le progrès matériel ni le progrès des connaissances, encore qu'ils y concourent. Et c'est de toute mon âme que je souscrirais à la parole terrible de Lachelier: «Je ne crois pas au progrès continu et infail- lible, même dans l'ordre scientifique et industriel: je crois que tout ou presque tout, même dans cet ordre, dépend de la pureté et de la vigueur des âmes, et que, si cette pureté et cette vigueur conti- nuent à diminuer, nous reverrons, nous ou nos descendants, la bar- barie sous toutes ses formes.»

Nulle des merveilles de la science et de la mécanique ne me sur- prend; je m'attends à de plus grandes merveilles encore: mais les plus grandes qui soient imaginables seront humaines; et craignons qu'à force d'être seulement humaines, elles ne finissent par devenir inhumaines. Le surhumain, voilà ce qui ne s'attend pas, et ce que nous devons cependant espérer. Il faut épargner la force spirituelle qui se trouve au dedans de soi, afin de se hausser au-dessus de soi, justement pour le surhumain. Nous autres Espagnols, qui sommes les premiers des Africains, — et je m'en fais gloire, — nous n'avons inventé ni la machine à vapeur, ni l'électricité, et cependant nous en usons, comme les autres: nous les avons reçues d'eux, réservant, comme Marie, nos loisirs et la force de notre âme pour la conquête de la vie spirituelle.

Cette vie spirituelle, d'où dépend tout notre progrès et toute notre civilisation, comment la réaliser, en soi et hors de soi?

La première condition est de s'affranchir des sens, et de tout ce délire d'immoralité, qui se traduit dans les modes, les bals, les théâtres, le cinéma. Le débordement de la sensualité s'accompagne toujours d'un appauvrissement de la vie spirituelle: la luxure aveu- gle l'esprit, elle abaisse le caractère, elle étouffe les nobles inquié- tudes, en même temps qu'elle use notre ressort moral et nous em- pêche d'aimer; car l'amour sensuel, en confondant les corps, sépare les âmes. Qu'est-ce, au demeurant, que cette «liberté» qu'ont tou- jours à la bouche, ou sous la plume, nombre de littérateurs, avo- cats de ce qu'ils nomment «l'amour libre», sinon la licence sexuelle et le droit d'user des femmes de la manière qui plaît? Cependant, chaque fois qu'un gouvernement s'efforce d'y mettre un frein, on le traite de réactionnaire et de tartufe, comme si un esprit ardem-

ment et profondément libéral, épris de progrès et de liberté vraie, pouvait voir dans ce dérèglement autre chose qu'un allié de la tyrannie et de la servitude! Car ceux qui sont esclaves de la chair sont prêts à toutes les servitudes. La luxure, voilà l'ennemi le plus redoutable de la civilisation: elle abêtit les individus et les peuples. Malheur à ceux qui n'ont pas su réserver leurs énergies physiques et spirituelles pour des fins plus hautes que la satisfaction de la chair, pour la fin la plus haute, qui est d'élever ses fils dans la liberté, la vérité et la noblesse!

Le devoir de l'homme est de s'affranchir des sens pour faire de soi un être intelligent, et pour gagner les royaumes de l'esprit. Mais cela même ne suffit pas. Car l'intelligence toute pure, l'intelligence qui ne se nourrit que d'elle-même et de ses idées, est une maîtresse dangereuse, qui risque, elle aussi, de devenir tyrannique, en asservissant l'homme au temps, à l'espace et à la logique, qui sont nos trois plus cruels tyrans. Mystère de toujours, véritable mystère du péché originel, que cette condamnation de l'idée aux conditions spatiales et temporelles, aux conditions du corps, puisque le moi est le corps du concept, ce qui lui donne la vie, mais bien souvent l'étouffe. Pour échapper à cette nouvelle servitude, pour ne pas devenir «esclave des raisons», que faut-il faire? Il faut s'élever plus haut, il faut tâcher d'atteindre l'absolu.

Si l'on me demande: Quelle est ta religion? je répondrai: Ma religion est de chercher la vérité dans la vie et la vie dans la vérité.

Chercher la vérité dans la vie, d'abord. La suprême vertu d'un homme doit être la sincérité. Mais, pour être sincère, il ne suffit pas de ne pas mentir, il faut dire la vérité, il faut l'aimer. Car qu'est-ce que la vérité, sinon ce qu'on croit de tout son coeur, de toute son âme, et à quoi l'on conforme sa conduite? Le progrès spirituel consiste à passer des préceptes négatifs aux préceptes positifs. Ne pas tuer, c'est bien: améliorer la vie d'autrui, c'est mieux. Ne pas fornicuer, c'est bien: rayonner par la pureté du coeur, c'est mieux. Ne pas voler, c'est bien: accroître la fortune publique, celle des générations futures, c'est mieux. Il en est de même de la vérité. Mais, comme il y a beaucoup plus de vérités que d'occasions de les dire, il ne faut dire la vérité qu'en temps opportun, selon les circonstances de la vie: car la vérité ne se sépare pas de la vie.

La vie ne se sépare pas davantage de la vérité: c'est dans la vérité qu'il faut chercher la vie. Il ne faut pas traiter la vérité com-

me une chose morte, c'est-à-dire comme une chose purement théorique: il faut par elle vivifier l'esprit. Au contraire des purs érudits, gent mesquine et envieuse, qui font de la recherche d'une date ou d'un nom un point de vanité, les âmes élevées, sereines, religieuses, s'apprennent à respecter la vérité dans les petites choses afin de les respecter dans les grandes, et ne les aiment que pour la vérité qu'elles recèlent. C'est donc de la vérité qu'il faut vivre. Malheur au pays où il ne serait pas permis d'analyser le patriotisme, et de chercher les raisons de nos croyances!

Il me faut donc chercher la vérité dans la vie et la vie dans la vérité, et cela même en sachant que je ne puis les trouver en cette vie. Il me faut lutter incessamment, inlassablement, avec le mystère, lutter avec Dieu de l'aube jusqu'au soir, comme on dit que luttait Jacob. Je ne puis me satisfaire de l'inconnaissable. Je repousse l'éternel *ignorabimus*. Et ma volonté, c'est de gravir l'inaccessible. «Soyez parfaits comme votre Père qui est dans les cieux est parfait», nous a dit le Christ. Un tel idéal de perfection est, sans doute, inaccessible: mais il nous a posé l'inaccessible comme but et comme terme de nos efforts. Et l'on y arrive, nous disent les théologiens, avec la grâce. Et pour moi, je combattrai mon combat sans me soucier de la victoire.

Lutter, chercher, aimer, et lutter encore, n'est-ce pas la vie de l'homme? Lutter pour vivre, lutter pour ne pas mourir: non pas lutter contre le mal, contre le péché, sous l'impératif de la loi, mais lutter pour la perfection et pour la possession du parfait, qui est notre suprême intérêt, lutter en avant, telle est la destinée spirituelle de l'homme. La recherche angoissée de cette destinée, voilà ce qui constitue le sentiment tragique de la vie chez les hommes et chez les peuples: la découverte de la mort les fait entrer en leur puberté spirituelle, parce qu'elle leur découvre Dieu; la perte de ce sens entraîne leur déchéance irrémédiable. On demandait à William James en 1904: «Croyez vous en l'immortalité personnelle?» Il répondit: «Plus je vieillis, plus j'y crois, — parce que je commence à me sentir prêt à vivre.»

Ce n'est pas assez de paraître: il faut être. Mais il y a quelque chose de plus qu'être ou qu'exister: c'est vouloir être. L'homme n'est vraiment homme, en fait et en droit, que lorsqu'il *veut* être plus qu'un homme. Le héros seul peut dire: «Je sais ce que je suis», parce que, pour lui, être c'est vouloir être. Mais cette volonté d'être

s'accompagne nécessairement aussi de la souffrance d'exister. Car celui qui existe réellement et vraiment, dans le temps et dans l'espace, ne peut que souffrir de n'être pas dans l'éternel et dans l'infini: et cette souffrance, cette passion, laquelle n'est que la passion de Dieu en nous, de Dieu qui souffre en nous de se sentir pris dans l'infini et dans le passager, cette souffrance est la substance de la vie et la racine de la personnalité, car c'est seulement en souffrant que l'on est une personne. Nous ne nous rendons compte de l'existence de notre âme que lorsqu'elle nous fait mal; et peut-être la matière n'existe-t-elle que pour permettre à l'esprit de prendre conscience de soi, parce qu'elle le fait souffrir en le limitant. N'est-ce pas la souffrance qui nous unit à tous les êtres? n'est-ce pas elle qui nous unit à Dieu? Croire en Dieu, c'est l'aimer; et l'aimer, c'est sentir qu'il souffre en moi, et que je souffre en lui.

La douleur, c'est l'esprit prenant conscience et possession de soi. Qu'on raille tant qu'on voudra: les faits sont là, plus forts que tous les arguments et que toutes les ironies. Celui qui ne souffre pas, connaît ce qu'il fait et ce qu'il pense, mais il ne connaît pas vraiment qu'il le fait et qu'il le pense. Il pense, mais il ne pense pas qu'il pense, et ses pensées sont comme si elles n'étaient pas siennes. Et lui-même n'est pas à soi. C'est que seule la souffrance, l'angoisse, la passion de ne mourir jamais, permet à un esprit humain d'être maître de soi.

Seule elle lui permet de conquérir la paix, qui est le bien suprême de l'homme en cette vie; non pas cette paix illusoire, qui se fonde sur le mensonge et se nourrit de mensonge, cette paix de compromis et de misérable convention comme en négocient les politiciens; mais la paix véritable, celle qui se fonde sur la vérité, qui est le règne de la vérité et de l'amour, et qui n'est autre que le règne de Jésus. Pour établir ce règne de Jésus, il faut faire la guerre: «Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre», a dit le Christ (Mat. X, 34); et, pour instruire de cette guerre: «Je suis venu apporter le fer et le feu» (Luc. XII, 49). Avant lui, dit Pascal, le monde vivait dans cette fausse paix: ce qui n'est pas vivre.

La vérité est ce qui nous fait vivre: or c'est l'angoisse de l'esprit qui est la porte de la vérité substantielle. Ma mission est de faire vivre tous les hommes inquiets et haletants: c'est de réveiller en eux le désir de l'au-delà, le sens des réalités spirituelles, la faim et la soif de Dieu, de la justice, et de l'immortalité. Car vivre, c'est

vouloir vivre. Si la vie n'est qu'un rêve, rêvons-la immortelle. Et faisons le bien, puisque, selon le mot du poète, le bien ne se perd point, même en rêve:

..... pues no se pierde
El hacer bien ni aun en sueños.

III

Lorsque j'évoque la figure de Miguel de Unamuno, les souvenirs se lèvent en foule dans ma mémoire, avec l'hallucinante précision d'un passé que je revis tout entier en ses moindres détails, d'un passé qui surgit de mon cœur, où il est demeuré présent d'une ineffable présence, mais déjà rejeté dans un monde lointain, comme irréel, qui nous apparaît évanoui à jamais et nous reporte à un autre âge de l'humanité, à un âge où nous ignorions notre bonheur, s'il est bien vrai, comme le disait Don Miguel, que l'âge d'or de l'humanité est à chercher en arrière, non en avant. Combien les événements ont prouvé la véracité de son dire et justifié la critique amère qu'il faisait de notre civilisation mécanisée, oublieuse de la seule chose qui compte: la destinée de notre âme et cette perspective d'éternité qui seule confère à notre vie son sens, en nous donnant l'espérance d'une immortalité où notre moi se retrouvera — et se trouvera enfin lui-même, avec tous ceux qu'il a aimés, avec tout ce qui mérite d'être aimé.

Car Don Miguel était allé d'un bond jusqu'à l'extrême pointe des systèmes philosophiques qui règnent aujourd'hui sur notre pensée anarchique. Mais si Kierkegaard, et plus encore Pascal peut-être, lui en avaient livré la clef et lui avaient fourni le moyen d'en dissiper l'équivoque et d'en redresser le sens, c'est en lui-même d'abord, dans sa pensée la plus intime, dans ses aspirations les plus profondes, dans son essentielle humanité, qu'il avait découvert le mot de l'énigme.

L'existence, telle qu'elle est, contrainte par l'espace, le temps et la logique, nos trois plus cruels tyrans, l'existence livrée à elle-même, est quelque chose d'absurde: mais cette absurdité, au lieu de nous y soumettre et de nous y complaire, nous la nions, nous avons le devoir de la nier, et, par cette négation même, nous lui

redons son véritable sens, nous retrouvons cette foi en l'immortalité personnelle qui a fait entrer l'humanité dans sa «puberté spirituelle», et dont la perte la ferait retomber dans le néant.

Tel est bien le message de cette Espagne essentielle qu'Unamuno portait en lui, avec la grandeur tragique de son destin, ses contradictions, l'âpreté et le tourment de son génie. Sans doute, en un sens, la pensée du maître salmantin s'attache à Dieu, non pour lui, mais pour soi. Du philosophe, on peut dire qu'il s'aime plus lui-même qu'il n'aime Dieu, n'aimant Dieu que pour sauvegarder son moi. Mais de l'homme, on doit dire qu'il aimait Dieu pour lui et non pour soi, puisqu'il le bénit dans son angoisse et ses tribulations de coeur plus que dans les consolations qu'il lui doit: ce qui, selon l'auteur de l'Imitation (II, II), est la marque qu'on aime Jésus-Christ pour lui et non pour soi. Ainsi, l'inquiétude de ce grand hétérodoxe le conduit, à son insu, vers Dieu, en dépit de cet orgueil apparent qui se complait dans sa singularité.

C'est là que se découvre le plus secret de lui-même, cet inexprimé, cet inexprimable, d'une âme déchirée, qui a la pudeur des sentiments profonds et intimes et qui les couvre du jeu de ses contradictions. Ce jeu que Don Miguel se donne à lui-même n'est qu'une forme de cette pudeur qui était le trait le plus caractéristique de sa nature, comme son angoisse n'est qu'une forme de sa foi: c'est son cri vers Dieu, car, lorsqu'il s'en prend à Dieu, il l'aime encore; lorsqu'il doute, il croit. C'est par là qu'il touche nos âmes et les éveille au sens de la vie, d'elles-mêmes, de Dieu et de la vie éternelle, qui est la vraie vie. Puissent les hommes d'aujourd'hui entendre ce message et, l'ayant entendu, en faire leur profit: car le salut de l'humanité est à ce prix.

JACQUES CHEVALIER.